



” ”[L]a sensation du moyen âge”, ou le chien errant de Combray ”

Vincent Ferré

► To cite this version:

Vincent Ferré. ” ”[L]a sensation du moyen âge”, ou le chien errant de Combray ”. Antoine Compagnon et Kazuyoshi Yoshikawa, avec la collaboration de Matthieu Vernet. Swann le centenaire, Hermann, pp.239-253, 2013. halshs-00872468

HAL Id: halshs-00872468

<https://shs.hal.science/halshs-00872468>

Submitted on 13 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« “[L]a sensation du moyen âge”, ou le chien errant de Combray »

Pour nombre de lecteurs de la *Recherche*, le rapport de Proust au Moyen Âge va de soi en raison de l'importance de l'imaginaire médiéval, dès les premières pages de *Du côté de chez Swann*. Les ouvrages de Richard Bales (*Proust and the Middle Ages*, 1975) et de Luc Fraisse (dont *L'œuvre cathédrale*, 1990) et, plus récemment, le colloque « Marcel Proust et le Moyen Âge » organisé par Sophie Duval et Miren Lacassagne en 2010, ont examiné les traces du Moyen Âge au sein de l'œuvre proustienne. De la lanterne magique aux « restes d[es] remparts » de Combray, petite ville construite autour de son église, des « restes, à demi enfouis dans l'herbe, du château des anciens comtes de Combray » jusqu'aux conversations mondaines, où Blanche de Castille permet à Cottard et Brichot de briller¹... les vestiges du Moyen Âge sont présents dans *Swann*, plus encore que dans les derniers volumes.

Toutefois, un danger de contresens existe, en raison du « saut » effectué par certains lecteurs qui décodent la *Recherche* au prisme du Moyen Âge, ou plutôt d'une image diffuse tirée d'une mémoire collective. On réfléchira ici à ce risque en partant de l'exemple d'une des notions empruntées par la critique proustienne aux textes médiévaux pour lire la *Recherche* (en l'occurrence, celle de la *quête*), avant d'interroger le glissement qui se produit avec une telle notion, qui comporte des connotations et suggère des associations orientant la lecture de *Du côté de chez Swann*. À l'arrière-plan se profile une question plus générale : est-il légitime, pertinent ou au contraire risqué, d'emprunter les méthodes des médiévistes pour étudier des auteurs du xx^e siècle qui entretiennent un lien avec le Moyen Âge ? Si le recours à la critique médiéviste aide à lire les textes modernes d'inspiration médiévale, si cette démarche donne effectivement des résultats, ceux-ci ne sont-ils pas biaisés, de manière plus ou moins consciente ? Il convient de ne pas laisser implicites les implications, les conséquences, de cet aller-retour entre Moyen Âge et xx^e siècle ; mais d'évaluer les garde fous indispensables, sur le plan théorique et méthodologique, à une analyse de la relation de la *Recherche* (et dans ce cas précis de *Du côté de chez Swann*) au Moyen Âge. Autrement dit, il importe d'explicitier les « règles génératives » du discours critique médiévaliste² à partir du roman proustien, qui apparaît exemplaire à cet égard.

La *Recherche*, une « quête » illusoire

Une idée répandue dans un certain discours critique, lui-même repris par certains lecteurs ou des ouvrages de vulgarisation, veut que la *Recherche* soit une quête du Graal moderne. L'analogie est parfois explicite et suivie, comme chez Jean-Jacques Nattiez³, mais aussi dans des encyclopédies, sans parler des nombreux blogs ou listes de discussion qui évoquent Proust ; parfois ponctuelle, comme dans un article évoquant la « quête du narrateur⁴ » ou un ouvrage de référence mentionnant la « quête du héros proustien⁵ ». Le

¹ Respectivement RTP, I, p. 47 ; I, p. 149 ; I, p. 165 et I, p. 248.

² J'emprunte la formule à Paul Zumthor (*Parler du Moyen Âge*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 25), chez qui elle concerne les études en médiévistique.

³ Je mentionnerai plus loin l'article de Jean-René Valette, « Proust et l'« essence surnaturelle » du Moyen Âge. De la *Recherche* à la quête du Graal », in Sophie Duval, Miren Lacassagne (dir.), *Proust et le Moyen Âge* (à paraître).

⁴ Patrick O'Donovan, « A Contradictory Look at the Look: Resisting *Le Temps retrouvé* », in Adam Watt (éd.), *Le Temps retrouvé Eighty Years After/80 ans après*, Oxford-Berne, Peter Lang, 2009, p. 180.

⁵ Anne Simon, *Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu* [1^{re} éd. : 2000], Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2011, p. 31.

caractère allusif est ici révélateur du savoir supposé commun entre le critique et le lecteur, du caractère apparemment évident de l'identification.

Un tel rapprochement doit (au moins en partie) sa popularité aux belles analyses de Jean-Jacques Nattiez, qui, au milieu des années 1980, s'est intéressé à ce que Proust reprend à Wagner¹ : à sa suite, on considère souvent que la *recherche* est une réécriture de *Parsifal*². Toutefois, son propos s'appuie non seulement sur une comparaison entre Proust et Wagner, mais aussi sur une phrase de René Costil³, qui établissait, vingt-cinq ans avant lui, une relation *directe* (non seulement médiatisée par Wagner) entre Proust et la littérature médiévale. Sa formule est frappante, aisée à retenir : selon Nattiez, Costil considère que la *Recherche* « est à sa façon une moderne *Queste du* [sic] *Saint-Graal*⁴ ». On voit ce que peut avoir de séduisant l'analogie entre ce qui se donne à lire, entre autres aspects, comme le récit de la « recherche » d'un absolu (la création), et l'un des récits phares de la matière arthurienne, composé dans le premier tiers du XIII^e siècle (vers 1225) – séduction pour le lecteur, qui associe ainsi deux univers fictionnels fascinants.

Une difficulté apparaît toutefois lorsque l'on s'intéresse à la généalogie de cette référence au modèle de la *quête*, qui tire sa légitimité apparente de son caractère d'évidence et de sa reprise en boucle par un certain discours critique. On s'aperçoit en effet que le terme vient sous la plume de Nattiez dans une incise, où il possède la valeur d'une métaphore : « d'autre part, si la Sonate correspond à la quête manquée de Swann [...] »⁵ ; ce n'est que dans un second temps qu'il légitime (ou tente de le faire) l'emploi du substantif via un rapprochement avec le Moyen Âge, par la référence à Costil. Le terme revient alors, un peu plus loin, apparemment légitimé et naturel, pour s'appliquer cette fois au héros : pour Nattiez, « l'état antérieur du texte confirme le rôle fondamental que joue la musique dans la quête de l'absolu artistique et la décision de réaliser une vocation d'écrivain »⁶. Ainsi, à quelques pages d'intervalle, la *quête* entre en résonance avec la *quête du graal* mentionnée plus tôt – la prise en compte du contexte montre la construction progressive d'une image, proposée au lecteur comme clef de lecture.

En réalité, il subsiste une incertitude concernant le sujet de cette « quête », Nattiez passant du héros à Swann⁷, lorsqu'il ne les assoie pas, sans discussion : « la *Recherche* est une œuvre dont les héros sont en quête de rédemption »⁸. Le flou des référents est lié à l'absence d'appui sur le texte, dans ces pages, ce qui est rare chez Nattiez. Est-ce toutefois étonnant ? La source de l'embarras critique n'est-elle pas à chercher dans la manière dont Nattiez utilise Costil comme argument d'autorité ? Et ce, alors même que dans l'article de ce dernier, la référence à la « *queste* » intervient (de manière incidente) dans une phrase que Nattiez déforme quelque peu et qu'il arrache à son contexte.

Si l'on revient à l'article publié en 1958-1959, où René Costil commente la construction musicale de la *Recherche*, ainsi que le lien entre la musique et les émotions – « le passage de la vie passionnelle, de ses déchirements et de ses angoisses, au détachement final

¹ Voir en particulier la partie « Proust et Wagner : *Parsifal* comme modèle rédempteur de l'œuvre rédemptrice », dans Jean-Jacques Nattiez, *Proust musicien* [1984], 2^e éd., Paris, Christian Bourgois éd., 1999, p. 70 sq.

² Une édition grand public présente ainsi *À la Recherche du temps perdu* comme « une sorte de réécriture de *Parsifal* » (Pierre-Louis Rey, « Préface », in Marcel Proust, *Le Temps Retrouvé*, éd. établie par P.-E. Robert, annotée par J. Robichez avec la collaboration de B. G. Rogers, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. xiii).

³ René Costil, « La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* », *BSAMP*, 8, 1958, p. 486.

⁴ Cité sous cette forme par J.-J. Nattiez, *op. cit.*, p. 63.

⁵ *Ibid.*, p. 63.

⁶ *Ibid.*, p. 68.

⁷ Voir aussi cette occurrence : « [Proust] introduit le personnage de Vinteuil. Il tient alors le point de départ de la quête. » (*Ibid.*, p. 69).

⁸ *Ibid.*, p. 73

de la sérénité contemplative¹ » –, on découvre que la référence médiévale prend la forme d'une analogie faite en passant, dans un développement qui ne traite pas de cette question mais renvoie à des *topoi* plus anciens : « Sur la longue route de cette moderne *Quête du Saint Graal* qu'est à sa façon la *Recherche*, se présente alors un piège, un croisement de deux routes, dont l'une conduit à la réalité de cette joie supraterrrestre, tandis que l'autre égare celui qui s'y engage pour le ramener au monde des apparences². » On n'est, en réalité, pas loin d'un cliché ; Costil emploie, immédiatement après ce passage, la métaphore du cheminement³, ce qui est compréhensible pour une analyse de la *Recherche*. La référence à la quête, elle, n'est en revanche pas explicitée ; elle est modalisée (« à sa façon ») et revient de manière tout aussi arbitraire et incidente dans la seconde partie de l'article, qui propose toutefois une variation, puisque l'occurrence combine le titre du récit médiéval et un rappel du motif : « le roman proustien est une Quête de la vraie réalité au-delà des apparences sensibles⁴ ».

On pourrait noter que le titre est donné chez Costil sous une forme hybride, qui mélange l'ancien français et le français moderne, *La Quête del Saint Graal* et *La Quête du Saint Graal*⁵, ce que l'on peut lire comme un symptôme du télescopage temporel à l'œuvre ici. Plus importante, toutefois, est l'absence de référence précise au texte proustien, ce qui suppose la connivence entre le critique et le lecteur, invité à projeter sur l'intrigue de la *Recherche* des éléments appartenant à un patrimoine culturel commun (la quête médiévale), ou requérant des connaissances plus précises de la littérature arthurienne, *La Quête del Saint Graal* n'étant pas le plus célèbre des textes médiévaux. L'allusion de Costil possède-t-elle donc un double destinataire, distinct par ses compétences ?

Une explication n'aurait pas été superflue, sous la plume de Nattiez, dans la mesure où la première justification qui vient à l'esprit se révèle superficielle. Certes, le titre de l'œuvre proustienne indique qu'elle fait jouer le paradigme de la « recherche » ; mais évoquer la *quête*, et même la quête du Graal, risque de faire surgir une image vague dans l'esprit du lecteur, un mélange des quêtes des XII^e et XIII^e siècles, dont la mise en œuvre présente des différences notables. Au minimum, une « quête » médiévale, telle qu'elle est rapportée dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes à la fin du XII^e siècle et dans ses continuations en vers puis dans les versions en prose, dont *La Quête del Saint Graal* (au siècle suivant), suppose un objet et un héros. Qui peut prétendre à ce statut dans *À la recherche du temps perdu* ? Le protagoniste est très différent des héros des romans médiévaux, et même de ceux du XIX^e siècle, comme Jean-Yves Tadié, par exemple, l'a montré dès son étude sur *Proust et le roman*⁶ (1971), quinze ans après les analyses de Nathalie Sarraute sur cet « être sans contours, indéfinissable, insaisissable et invisible⁷ ». Ce manque de substance est peut-être alors l'explication du geste de Costil, qui éprouve le besoin de rabattre sur lui le type du héros chevaleresque, la figure de Galaad faisant concurrence à celle de Perceval, le chevalier *nice* (« naïf ») par excellence, chez Chrétien de Troyes. Si le lecteur précise l'image du « héros »

¹ R. Costil, « La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* [I] », *art. cit.*, p. 485

² *Ibid.*, p. 486.

³ On trouve, page suivante, les termes de « voyageur », « route » (*ibid.*, p. 487).

⁴ René Costil, « La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* [II] », *BSAMP*, 1959, p. 102. Je ne discute pas ici l'assertion relative au passage du sensible à l'essence (voir à ce sujet, en particulier, Anne Simon, *Proust ou le réel retrouvé*, *op. cit.*)

⁵ *La Quête del Saint Graal* [1923], éd. d'Albert Pauphilet, Paris, Honoré Champion, 2003, XIV-301 p. ; traduction en français moderne : *La Quête du Saint-Graal* [1979], trad. Emmanuèle Baumgartner Paris, Honoré Champion, 2003, 256 p.

⁶ Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman. Essai sur les formes et techniques du roman dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1971 (1995), chapitres 3 à 5 (p. 61-131) en particulier, ainsi que les chapitres 8 et 11.

⁷ Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1956 (1987), p. 61.

proustien¹ en projetant représentations personnelles et références littéraires, elles n'en sont pas justes pour autant. Le héros arthurien, si l'on suit les analyses classiques d'Erich Köhler², apparaît intimement lié à l'aventure, que lui seul recherche, contrairement au reste des hommes. En outre, suggérer de cette manière une filiation qui semble naturelle amoindrit l'originalité du texte proustien, alors que c'est justement l'écart par rapport à un modèle qui paraît le plus intéressant, comme le note Pierre-Louis Rey en rappelant l'importance de ne pas faire d'amalgame hâtif : « on pourrait aimer que la vocation de l'écrivain fût explicitement désignée comme une quête du Graal »³... mais tel n'est pas le cas.

Le chien errant de Combray ou les dangers du pont herméneutique

On pourrait proposer un commentaire analogue du même usage « souple » du terme *initiation*, lourd de sens dans un contexte qui fait référence au Moyen Âge, lorsque Costil parle de l'épisode des *Jeunes Filles* où le héros entend la petite phrase, jouée par Mme Swann, comme d'une « scène d'initiation »⁴. Cette occurrence semble surtout justifiée par un souci de soutenir l'analogie de la quête, en créant une sorte de réseau « médiéval » ; mais deux analogies peuvent-elles se justifier mutuellement, dans un texte critique ?

Il serait également possible d'interroger le recours à l'image du vitrail utilisée comme métaphore de « l'écriture de Proust » (Jacques Cazeaux⁵) ; ou encore la conception du *cycle*, terme qui revient fréquemment à propos de la *Recherche*, alors même que les analyses proposées par Christophe Pradeau sont venues assez tardivement dans la critique proustienne – voir sa thèse encore inédite, *L'idée de cycle romanesque : Balzac, Proust, Giono*, 2000. Les lecteurs qui envisagent *Du côté de chez Swann* comme le début d'un « cycle », songent-ils à la piste suggérée par les remarques de *La Prisonnière* sur Balzac (mais leur transposition n'est pas directement possible, pour la *Recherche*), ou plutôt à une conception implicite du cycle médiéval ? Une aporie apparaît ici, dans la mesure où il n'existe pas, en réalité, de référence stable, en ce domaine, la théorisation du cycle littéraire au Moyen Âge en étant à ses débuts, comme l'atteste la thèse récente de Patrick Moran (*Lectures cycliques : le réseau inter-romanesque dans les cycles du Graal du XIII^e siècle*, mai 2011), qui comble une lacune dans les études médiévistes.

Le processus à l'œuvre chez Nattiez ou d'autres critiques rappelle la manière dont la tante du héros s'efforce, à partir de certains signes, d'identifier le chien errant qui passe à Combray – « elle ne cessait d'y penser et de consacrer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses heures de liberté » (CS, p. 47)⁶ – à cela près qu'un tel rapprochement entraîne, par glissement, des associations d'idées qui orientent la lecture de *Du côté de chez Swann* sans que le lecteur en ait forcément conscience, par glissements successifs. De tous ces cas, on alors peut tirer une série d'observations similaires, sur le transfert des motifs et éléments « médiévaux » (noms, architecture, personnages...), ainsi que sur les syllogismes

¹ Est-ce Swann, comme le sous-entend Nattiez lorsqu'il parle des héros, un Swann en chevalier au cygne, en quelque sorte ?

² Erich Köhler, *L'Aventure chevaleresque : idéal et réalité dans le roman courtois, études sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, trad. d'Éliane Kaufholz, préface de Jacques Le Goff, Paris, Gallimard, 1974 (1984), XXI-318 p.

³ Pierre-Louis Rey, « Proust et le mythe d'Orphée », in Antoine Compagnon (dir.), *Proust, la mémoire et la littérature*, Paris, O. Jacob, 2009, p. 94.

⁴ R. Costil, « La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* [II] », art. cit., p. 104

⁵ Jacques Cazeaux, *L'écriture de Proust ou l'art du vitrail*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers Marcel Proust », 4, 1971, 206 p.

⁶ Sur cette analogie, je me permets de renvoyer à l'article (traitant d'un autre corpus romanesque) « Limites du médiévalisme : l'exemple de la courtoisie chez Tolkien (*Le Seigneur des Anneaux* et *Les Lais du Beleriand*) », in É. Burle, V. Naudet (éd.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyenâgeux*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2009, p. 11-19.

critiques faisant fi d'un fossé qui est non seulement chronologique, mais qui tient également au caractère *autre* de la littérature médiévale. C'est alors sur le processus même de transposition qu'il convient de rester vigilant, en interrogeant le degré de modification, de distorsion, produite par la transplantation du motif médiéval dans un autre contexte, en l'occurrence un roman du ^{xx}^e siècle. Que garde-t-il, dès lors, de son caractère « médiéval », lui qui se définit, en grande partie, par son altérité ? La réflexion sur ce qui sépare le Moyen Âge et l'époque contemporaine, a été centrale pour les études médiévales, en particulier à la suite des travaux de Zumthor et de Jauss¹ ; dans un article paru dans *Poétique* en 1977, ce dernier attire notre attention sur « la distance et [...] la qualité historique de cette époque si singulièrement et si exemplairement isolée au point de vue politique et social aussi bien que culturel². » Passer, comme le fait Bales par exemple – pour en revenir à cet ouvrage de référence –, de la recherche de traits d'inspiration médiévale, à l'affirmation que des personnages de la *Recherche* sont « médiévaux » [*medieval characters*]³, revient à franchir un degré supplémentaire ; ou, pour prendre une autre image, nous avons ici affaire à l'une des modalités du « pont herméneutique⁴ » analysé par Jauss, pont emprunté pour franchir l'abîme des siècles en imposant au texte une interprétation qui le réduit en réalité à n'être plus qu'une illustration possible, parmi d'autres, mises sur le même plan, donc anhistorique.

Les simplifications dont fait l'objet la relation entre Proust et le Moyen Âge, s'observent enfin dans un lieu commun attaché à la *Recherche du temps perdu*, selon lequel l'auteur porterait un jugement sévère sur les « reconstructions » de Viollet-le-Duc. En réalité, la version publiée⁵ ne rappelle pas directement les termes du débat qui a entouré ces réalisations ; il ne reste que des allusions, dont le statut invite à la prudence, qu'elles soient attribuées au narrateur sur le mode de l'analogie, ou à un personnage, d'une manière marquée par la mauvaise foi. Dans le premier cas, le narrateur parcourt de mémoire, dans *Du côté de chez Swann*, l'itinéraire vers Guermantes :

ma rêverie (semblable à ces architectes élèves de Viollet-le-Duc, qui, croyant retrouver sous un jubé Renaissance et un autel du ^{XVII}^e siècle les traces d'un chœur roman, remettent tout l'édifice dans l'état où il devait être au ^{XII}^e siècle) ne laisse pas une pierre du bâtiment nouveau, reperce et “restitue” la rue des Perchamps.⁶

Dans le second cas, Swann, pourtant désireux de voir par lui-même les réalisations de Viollet-le-Duc s'empare au sujet du château de Pierrefonds, ne supportant pas d'être séparé d'Odette, qu'il accuse, dans « Un Amour de Swann », d'aller « s'extasier successivement devant les déjections de Louis-Philippe et devant celles de Viollet-le-Duc⁷ ! » Il paraît donc très discutable de mettre sur le même plan les jugements de Swann, du narrateur (tous pris dans des contextes narratifs particuliers) et de l'auteur lui-même dans ses lettres, pour en conclure à

¹ Hans Robert Jauss, « The Alterity and Modernity of Medieval Literature », *New Literary History*, n° 10, 1979, p. 181-229 ; Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.

² Hans Robert Jauss, « Littérature médiévale et expérience esthétique. Actualité des *Questions de littérature* de Robert Guette », traduction de Michel Zink, *Poétique*, 31, 1977, p. 323.

³ R. Bales, *op. cit.*, p. 81 ; voir aussi le chapitre III dans lequel il est question de « caractéristiques médiévales », de « lumière médiévale » (*ibid.*), et, plus loin, d'« image médiévale » (p. 136). Sur cette question, voir V. Ferré, « Quand y a-t-il œuvre néo-médiévale ? Lire Proust en médiévaliste », in S. Duval, M. Lacassagne (dir.), *op. cit.*

⁴ Hans Robert Jauss, « Littérature médiévale et expérience esthétique », *art. cit.*, p. 325. Le modèle de Jauss peut ici être convoqué, en inversant les deux pôles chronologiques.

⁵ Richard Bales (*op. cit.*, p. 66) a montré que, dans un état antérieur du roman, Elstir prenait position contre ces restaurations : le choix final de Proust, qui va dans le sens l'atténuation, mérite d'être souligné.

⁶ *RTP*, I, p. 163-164.

⁷ *RTP*, I, p. 288.

une condamnation des restaurations ; c'est pourtant ce que fait Luc Fraisse, avant de revenir sur ses propos¹ et de souligner la distinction opérée par Proust dans sa correspondance entre le théoricien et le praticien en Viollet-le-Duc, en l'occurrence entre les conceptions de l'architecture et les restaurations qu'il a effectivement menées².

Ce point mérite d'être souligné, car un cliché critique s'est désormais constitué, dans des ouvrages de référence. François Hartog affirme ainsi, dans *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, que « Proust ou Rodin déplorent qu'il [Viollet-le-Duc] ait ainsi "abîmé la France"³ » ; il renvoie⁴ cependant sans plus de précisions à une lettre à Mme Strauss citée par Jean-Michel Leniaud dans *Les archipels du passé* (2002). La distorsion apparaît lorsque l'on découvre, d'une part, que Leniaud fait un amalgame entre l'auteur et ses personnages : selon lui, Proust « laiss[e] apparaître ses points de vue personnels par le truchement de Swann et d'Elstir⁵ » ; et qu'il s'autorise d'autre part d'un renvoi (très imprécis) en note à *L'œuvre cathédrale* de Fraisse, dont ce n'est pas la position réelle, comme on vient de le voir. De surcroît, la citation de la lettre à Mme Strauss – datée de 1907, elle ne représente d'ailleurs pas forcément la dernière position de Proust à ce sujet – est incomplète chez Hartog. Les formules de Proust apparaissent bien plus nuancées :

C'est malheureux que Viollet le Duc ait abîmé la France en restaurant avec science, mais sans flamme, tant d'églises dont les ruines seraient plus touchantes que leur rafistolage archéologique avec des pierres neuves qui ne nous parlent pas et des moulages qui sont identiques à l'original et n'en ont rien gardé. Mais il avait tout de même le génie de l'architecture et ce livre-là [le *Dictionnaire de l'architecture*] est admirable⁶.

Impossible, par conséquent, de conclure par une généralisation aussi simplificatrice que celle de Leniaud, pour qui « Les hommes de lettres manifestent tous, lorsqu'ils s'expriment sur la restauration monumentale, le même rejet pour l'œuvre de Viollet-le-Duc⁷.

C'est dans cette perspective, sur fond de cette réflexion interne au roman sur la reprise « néo-médiévale », que peut s'apprécier l'enjeu d'une lecture de la *Recherche* par le biais de références médiévales. Selon la formule de Jeff Rider, « ce que nous appelons communément le Moyen Âge est essentiellement un ensemble d'idées, un ensemble de représentations imaginaires, provisoires, partielles de mondes passés à partir d'un ensemble d'objets »⁸ – et non un réservoir d'éléments stables, que l'on pourrait importer dans une grille critique, ou identifier de manière évidente dans un roman moderne. Ramener l'histoire de Swann et du héros au schéma d'une « quête » méconnaît ce caractère insaisissable du Moyen Âge, et même le caractère irréductiblement *autre* de la littérature médiévale. Le lecteur pourrait alors être découragé, voire estimer qu'il se trouve (pour reprendre la phrase humoristique du narrateur proustien) dans la position de « ces sauvages pêcheurs pour qui, pas plus que pour

¹ Luc Fraisse, *L'œuvre cathédrale. Proust et l'architecture médiévale*, Paris, José Corti, 1990, p. 342-344. Sur la position nuancée de Proust, voir aussi Isabelle Serça (« Le passé n'est pas si fugace, il reste sur place », in S. Duval, M. Lacassagne (dir.), *op. cit.*

² Luc Fraisse, *op. cit.*, p. 499 (et lettre à Mme Strauss du [8 octobre] 1907, in Marcel Proust, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris, Plon, 1981, t. VII, p. 288).

³ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2003, p. 195.

⁴ *Ibid.*, p. 248, n. 96.

⁵ Jean-Michel Leniaud, *Les archipels du passé : le patrimoine et son histoire*, Paris, Fayard, 2002, p. 180.

⁶ Marcel Proust, *Correspondance*, t. VII, *op. cit.*, p. 288.

⁷ J.-M. Leniaud, *Les archipels du passé*, *op. cit.*, p. 180.

⁸ Jeff Rider, « Les usages du Moyen Âge », in V. Ferré (dir.), *Médiévalisme, modernité du Moyen Âge, Itinéraires LTC*, 3, 2010, p. 44.

les baleines, il n'y eut de Moyen Âge¹ ». Faut-il en effet se garder de toute référence au paradigme de la quête, ou à ses avatars néo-médiévaux (en l'occurrence chez Wagner) pour lire la *Recherche* ? La réponse est en réalité déterminée par l'usage qui est fait de cette référence, à sa finalité, et à sa mise en œuvre par le commentaire critique. Jean-René Valette a ainsi proposé des rapprochements importants entre *A la recherche du temps perdu* et *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes : l'organisation du récit à partir d'un sujet (ce qui n'implique d'ailleurs pas qu'il possède une nature héroïque), l'importance des dispositifs optiques et des scènes de vision (on sait l'importance des *muances* et des apparitions dans cette œuvre médiévale), l'articulation entre apparences et révélation, constituent autant de points communs susceptibles d'éclairer le texte proustien². Pour sa part, Nattiez a souligné ce que doit Wagner à Eschenbach, en particulier pour la scène du Graal et le mutisme du héros³ – scène qui provient elle-même de Chrétien de Troyes. La fonction heuristique d'un rapprochement avec la littérature arthurienne apparaît ici, à condition de rester prudent dans le maniement de l'analogie, et conscient de ses limites comme de son caractère non exclusif.

Il est par exemple possible de préciser le but de la « recherche » du Narrateur, à la lumière des rapprochements avec la littérature médiévale, et défendre l'idée d'une pluralité d'objets. Outre l'écriture – dont il ne s'agit pas ici de remettre en cause l'importance, la *Recherche* étant aussi l'histoire d'une vocation –, on notera le cheminement du héros, qui entreprend de décrypter les signes liés au Moyen Âge, depuis l'église de Combray, celle de Balbec, jusqu'à Venise et Padoue ; non seulement les signes de l'art, mais particulièrement les signes du Moyen Âge⁴. Cette hypothèse de lecture, qui fait du Moyen Âge l'objet d'une des « quêtes » de la *Recherche* trouve un début de confirmation dans la mise en évidence d'un processus d'apprentissage du héros, en rapport avec les édifices religieux médiévaux.

La leçon qu'il reçoit dans l'atelier d'Elstir au sujet de l'église de Balbec, « Bible historiée⁵ » que le peintre lui apprend à mieux percevoir, entraîne une transformation du héros, qui sent un autre homme naître en lui, capable de mettre les connaissances en relation avec les lieux qu'il visite : le héros passe donc d'un statut d'ignorant – de *nice*, à la Perceval, personnage avec qui il partage une relation à la figure maternelle qui l'empêcherait de partir dans le monde, s'il ne s'affranchissait d'elle –, à celui d'interprète plus avisé. Lui qui restait muet devant l'église de Balbec accède à son sens, et peut utiliser ce savoir, appliquant ces connaissances à d'autres églises, qu'il comprend et interprète avec plus d'aisance. Le détour par la référence médiévale peut mettre le lecteur sur la voie de cette évolution du héros, dont le regard est formé par une figure du savoir, et faire ressortir le duo formé avec Swann. Ce couple gagne lui-même à être rapproché de la dualité de la quête du Graal, chez Chrétien : que l'on songe à la quête de Perceval (figure nouvelle et inédite du chevalier, non-héroïque) et à celle de Gauvain (représentant des valeurs courtoises), dans *Le Conte du Graal* ; ou encore à la distinction, dans les *Continuations* et les romans du XIII^e siècle, entre le chevalier élu et les autres, ces références médiévales peuvent éclairer l'opposition entre le héros et Swann, le mondain, le séducteur.

Il ne faut toutefois pas forcer cet éclairage partiel en visant une explicitation globale. D'une part, rapprocher « Proust et le Moyen Âge » revient peut-être à poser la question de manière biaisée, puisque le Moyen Âge n'est pas un référent stable ; il convient plutôt de

¹ RTP, I, p. 378.

² Jean-René Valette, « Proust et l'«essence surnaturelle» du Moyen Âge. De la *Recherche* à la quête du Graal », *art. cit.*

³ J.-J. Nattiez, *Proust musicien*, *op. cit.*, p. 73.

⁴ Tout autant qu'au Deleuze de *Proust et les signes* (1964), on songe ici à sa relecture par Anne Simon (*Proust et le réel retrouvé*, *op. cit.*).

⁵ RTP, II, p. 196.

déterminer quelle image du Moyen Âge doit être convoquée pour lire la *Recherche*. D'autre part, conclure que la quête du Narrateur est avant tout une quête du Moyen Âge, de ses signes et de sa vérité, risquerait de conduire à confondre les niveaux, à amalgamer le motif médiéval (la quête) et son objet (le Moyen Âge). Il n'est en effet pas certain que Nattiez ait besoin de la métaphore de la quête du Graal pour évoquer un roman où un récit du Graal (celui de Wagner, autour de Parsifal¹) joue un rôle important, puisque cette œuvre musicale permet une révélation esthétique. Le mimétisme supposé entre l'œuvre de référence (*Parsifal*, un récit de quête) et la forme qu'est censée adopter le roman proustien constitue ici le point faible de l'argumentation.

Une telle interprétation ne doit pas non plus oublier le saut temporel, l'anachronisme, qui doit être assumé pour ne pas perdre ses vertus heuristiques. Les travaux de Nicole Loraux, qui a plaidé pour la fécondité de l'anachronisme dans les études historiques², ont récemment servi d'inspiration aux médiévistes Nathalie Koble et Mireille Séguy, pour plaider (dans *Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques*) en faveur d'une extension des approches critiques appliquées à la littérature médiévale, par le recours à la psychanalyse, le croisement avec l'historiographie moderne, etc., à condition de le faire « en toute connaissance de cause et en choisissant les modalités de l'opération » (Loraux³). Prendre en compte l'historicité (en évitant les amalgames et confusions critiques) comme assumer l'anachronisme, ces deux démarches se révèlent très proches, qui permettent de cheminer entre Moyen Âge et XX^e siècle, sans être victime de cette émouvante mais illusoire « sensation du moyen âge » évoquée à la fin de *Sodome et Gomorrhe* :

De nombreux Cottard [...] ont eu leur imagination peut-être plus enchantée de rêves féodaux que ceux qui avaient effectivement vécu parmi des princes, de même que, pour le petit commerçant qui, le dimanche, va parfois visiter des édifices "du vieux temps", c'est quelquefois dans ceux dont toutes les pierres sont du nôtre, et dont les voûtes ont été, par des élèves de Viollet-le-Duc, peintes en bleu et semées d'étoiles d'or, qu'ils ont le plus la sensation du moyen âge⁴.

Vincent Ferré,
Université Paris-Est Créteil (UPEC),
EA 4395 « Lettres Idées Savoirs » (LIS)

¹ J.-J. Nattiez, *Proust musicien*, op. cit., p. 68.

² Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993, p. 23-39. Voir aussi le séminaire « Anachronies » animé par Bérenger Boulay, Arnaud Welfringer, Frédérique Fleck, qui repartait en 2011 des propositions de Jacques Rancière et de Nicole Loraux : voir (en ligne) sur l'Atelier de Fabula, <http://www.fabula.org/atelier.php?Anachronie>.

³ Nicole Loraux, art. cit., p. 24.

⁴ *RTP* III, p. 275.